

L'Illustration Européenne

ABONNEMENTS.

BRUXELLES, 10 fr., - PROVINCE, fr. 10.50.

ÉTRANGER fr. 10, plus les frais de poste.
Directeur : THÉO SPÉZ.

Rédacteur en Chef : MARCELLIN LA GARDE.

SOMMAIRE. - Gravures: - André Höfer, anobli par l'empereur d'Autriche, d'après M. Defregger. - Vue d'un château Hollandais (Oud-Wassenaer). - Sur le chemin de la maison. - Huttes en bois dans le golfe de Maracaïbo.

TEXTE: - Avis. - Nos Gravures. - Le Fils de l'Inconnu. - Emotions nocturnes d'un touriste. A Madame Emilie de Z. - Connaissances Usuelles de la Semaine. - Simples Consultations juridiques à l'Usage des Dames. (3me Lettre.) - Bannière du Toit paternel. Roman.

ADMINISTRATION.

Boulevard du Nord N°. 107.

à BRUXELLES.

Administrateur: C. APPELIAN.

Prop.-Éditeur: HENRI BOGAERTS.

N°. 12.

— 10^e ANNÉE. —

24 Janvier 1880.

AVIS.

Nous informons nos lecteurs que nous venons de passer avec l'Agence Havas un traité par lequel elle est chargée de recevoir exclusivement les annonces, réclames et faits divers publiés notamment dans l'Organe illustré de l'Exposition de 1880. Cette publication,

qui verra le jour à la fin de ce mois, constituera, pour les négociants et industriels qui désireront se faire connaître, la plus belle occasion de faire une publicité productive, puisqu'elle sera envoyée gratuitement aux 15,000 à 16,000 abonnés que l'Illustration Européenne compte en Belgique seulement.

Nous avons en sus plus de 4,000 abonnés en Hollande, en France et en Allemagne.

NOS GRAVURES.

ANDRÉ HÖFER ANOBLI PAR L'EMPEREUR
D'AUTRICHE.

Nous avons déjà eu occasion de parler d'André Höfer, cet homme intrépide, qui, de simple aubergiste, devint un des chefs les plus redoutés



ANDRÉ HÖFER ANOBLI PAR L'EMPEREUR D'AUTRICHE, D'APRÈS M. DEFREGGER.

de l'insurrection tyrolienne contre l'invasion française, au commencement de ce siècle.

Ce fut en 1796 qu'il souleva le Tyrol contre l'occupation ennemie, et quelques années plus tard, il força le général français à la retraite, fit 8000 prisonniers et délivra complètement son pays de la domination étrangère.

La guerre ayant repris, il continua contre les Français ces luttes terribles dans les montagnes, luttes mêlées tantôt de succès, tantôt de revers.

Enfin, battu, poursuivi, il alla se réfugier au milieu des glaces et des neiges, dans un chalet des Alpes de Passeyr, son pays natal. Sa retraite fut dénoncée aux Français par un traître. Höfer, arrêté en 1810, fut conduit à Mantoue, jugé par un conseil de guerre, et, sur l'ordre de l'empereur Napoléon lui-même, condamné à être fusillé. Il marcha à la mort avec la fermeté qui convenait à un homme de sa trempe.

Notre gravure représente une députation, envoyée par l'empereur d'Autriche, remettant à André des lettres de noblesse, accompagnées de riches présents.

Höfer, revêtu de son costume de paysan, et assis au milieu de la salle, entouré de ses rustiques lieutenants, reçoit les faveurs de son souverain avec indifférence et curiosité à la fois. Il est hésitant et semble se dire, dans son cœur droit et honnête : „Ce n'est pas en vue d'obtenir ce morceau de papier, que j'ai versé mon sang pour ma patrie!”

VUE D'UN CHATEAU HOLLANDAIS (OUD-WASSENAER).

Après les châteaux belges dont nous avons donné jusqu'ici des vues, il nous a paru intéressant pour nos lecteurs de faire dessiner un château néerlandais, comme terme de comparaison; et nous avons choisi celui de Oud-Wassenaer, situé entre La Haye et Leyde. Comme ensemble, comme détail et comme situation, c'est un monument des plus remarquables, et l'homme qui l'a fait construire il n'y a pas longtemps, M. Van Oudermeulen, a certainement bien mérité de son pays.

SUR LE CHEMIN DE LA MAISON.

La neige, rien que la neige couvre le sol de toutes parts! La campagne est désolée et silencieuse. Où vont, par ce froid si rigoureux, ces deux fillettes?

Elles ont été envoyées par leurs parents à la ville voisine faire quelque commission, et s'en retournent vers la maison paternelle.

Mais, avant de rentrer chez elles, elles n'oseraient passer près du Calvaire, sans dire une courte prière; et, les mains jointes, les yeux élevés vers le Christ, elles remercient le Ciel de les avoir ramenées saines et sauvées auprès de leur mère, et prient en même temps pour les pauvres voyageurs égarés dans les neiges, afin que, comme elles, ils puissent revoir leurs foyers, où ils sont si anxieusement attendus.

HUTES EN BOIS DANS LE GOLFE DE MARACAÏBO.

Maracaïbo, ville et port de la République de Vénézuéla, compte près de 20,000 habitants. Dans le golfe de ce nom, au nord, à quelques lieues de cette ville, on remarque une rangée de huttes soutenues par de gros pieux liés au moyen d'une courroie et habitées par la peuplade à demi-civilisée des Goegiros. Ces pauvres huttes consistent simplement en des espèces de toits recouverts de chaume; un autre gros pieu, dans lequel sont faites de fortes entailles, sert d'escalier pour monter à

ces demeures. Au bas de cet escalier se trouve une barque qui transporte les Indiens à terre.

Dès qu'ils aperçoivent des blancs sur la rive, ils s'empressent de détacher leurs longues pirogues et envoient leurs enfants et leurs femmes demander quelque aumône. Les Goegiros connaissent parfaitement la valeur de l'argent. La mendicité et la rapine sont leurs seuls moyens d'existence.

LE FILS DE L'INCONNU.

XII. — L'ÉVASION.

A peine les premiers rayons du soleil éclairaient-ils les fenêtres de la prison dorée d'Onno Gratama, que le prince d'Alep entra chez son prisonnier, cette fois sans lui tendre la main, sans même le saluer. Son visage était sévère, mais aucune colère ne se montrait dans ses yeux.

Il s'assit en face du Croisé, le regardant fixement et attendant qu'il s'expliquât.

Pendant quelques minutes, un silence glacial régna entre ces deux hommes; Onno se décida enfin à parler.

— J'ai usé de mon droit de prisonnier, Seigneur, en essayant de fuir, dit-il avec calme et dignité; je n'ai pas réussi, faites donc de moi ce que bon vous semblera.

— Qui vous a dit que vous étiez prisonnier? demanda le prince.

— Le fait que l'on m'espionne dans ma retraite, que l'on m'a surpris et suivi, que l'on m'a reconduit ici....

— Soit, mais l'événement a prouvé que mes précautions n'étaient pas inutiles.

— Je ne vous conteste pas le droit de les prendre, mais vous, vous ne pouvez pas non plus désapprouver mes tentatives de fuite.

— Par le Prophète! oui, je les désapprouve; je vous ai comblé de bienfaits, je vous préparais un avenir brillant; je voulais vous adopter pour mon fils; vous avez méprisé tout cela: et pourquoi? Pour....

Onno désigna avec mépris le Coran, resté depuis la veille dans le coin où il l'avait jeté.

Ce fut un coup de foudre pour le prince musulman. Il s'approcha du chevalier, les yeux étincelants de colère et dit d'une voix tonnante:

— Malheureux! vous avez signé votre propre condamnation; je vous aurais pardonné de répondre à mes bienfaits par de l'ingratitude, et de frapper le cœur du père comme vous avez frappé la poitrine du fils; mais maintenant que vous avez commis une odieuse profanation, il n'y a plus pour vous aucune pitié. Dès ce jour un noir cachot sera votre asile; je veux vous laisser l'occasion de rentrer en vous-même. Si après une demi-année, vous vous résignez, en expiation de vos péchés, à vous convertir à l'Islamisme, je saurai user de clémence. Dans le cas contraire, je vous livrerai aux mains du bourreau. Voilà mes dernières paroles.

Le souverain d'Alep disparut derrière les tentures de la porte, et le Croisé se trouva seul, livré à ses sombres réflexions.

Un instant après, des esclaves entrèrent, s'emparèrent de sa personne, lui mirent aux mains et aux pieds de lourdes chaînes et le transportèrent ainsi dans un profond caveau souterrain, aux parois humides duquel il fut attaché.

Certes, il ne craignait pas la mort, mais le souvenir de sa fidèle compagne venait l'assaillir sans cesse; il la voyait malheureuse et abandonnée, sans soutien, sur le sol étranger, ne sachant où diriger ses pas.

Il n'avait de relations avec aucun être vivant, si ce n'est le farouche géolier qui lui apportait sa misérable nourriture, en lui jetant à la face des paroles injurieuses.

Bien des semaines se passèrent ainsi, sans que le malheureux put exactement s'en rendre compte, car pour lui le jour ressemblait

à la nuit ou pour mieux dire il était entouré d'une nuit éternelle.

Il survint cependant un petit changement dans son existence: le vieux géolier mourut et fut remplacé par un autre, d'une taille gigantesque et dans la fleur de l'âge, qui se montra plus rude et plus cruel encore que le premier.

Onno supportait son sort avec une patience angélique; jamais une plainte ne sortait de sa bouche, mais plus grande était sa patience, plus intolérable était la tyrannie du géolier.

Le farouche Musulman avait déjà diminué de moitié la faible nourriture destinée à son prisonnier, quand un jour il n'apporta absolument rien, disant que les anges du Ciel ne manqueraient pas de venir au secours d'un aussi bon chrétien.

Le sang d'Onno Gratama bouillonna dans ses veines; il ne put contenir son indignation et il s'écria:

— Esclave, vous devez être un renégat pour avoir une telle haine contre le Christ et sa doctrine.

Chose singulière! le géolier ne répondit pas à cette accusation; un instant il resta silencieux, en essayant de voir le visage de son prisonnier à travers l'obscurité.

Tout-à-coup, il disparut, sans même prendre la peine de refermer derrière lui la porte du souterrain.

Onno Gratama était retenu à la muraille par des chaînes inébranlables.

Le captif se mit à réfléchir à la singulière conduite de son gardien, et tout en songeant il tomba dans un profond sommeil.

A son réveil, il vit de nouveau devant lui son cruel et insondable géolier, tenant à la main une lampe allumée.

— Capitaine, me reconnaissez-vous? demanda-t-il.

Le chevalier semblait vaguement reconnaître ce visage, mais ne pouvant se le rappeler, il secoua la tête.

Après un moment de silence, le géolier reprit:

— Quand même vous ne me reconnaîtrez pas, je suis sûr, moi, de ne pas me tromper: vous êtes, n'est-ce pas, ce fameux chef de corsaires qui a rempli de terreur toutes les mers d'Orient?

Onno crut que sa dignité lui interdisait toute réponse.

Le géolier reprit en baissant la tête:

— Maître, je vous demande pardon de mes mauvais traitements, dont je me repens sincèrement; j'espère dans l'avenir réparer tous mes torts.

— Mais qui donc êtes-vous, et quels sont les motifs de ce changement subit? demanda le chevalier de plus en plus étonné.

— Il y a de cela plusieurs années, j'ai servi sous vos ordres... Je vous aimais comme tous vos subordonnés; j'aurais donné ma vie pour vous, et je le ferais encore s'il le fallait. Dans un combat contre des navires musulmans, je fus fait prisonnier et conduit enchaîné à Alep où j'embrassai bientôt la doctrine de Mahomet et, comme cela arrive ordinairement, je m'acharnai contre nos anciens coreligionnaires pour calmer ma conscience et montrer mon zèle. Oh! que n'ai-je su plus tôt qui vous êtes!

— Et comment m'avez-vous reconnu? demanda le prisonnier qui commençait à comprendre.

— Cette prison est sombre, et jamais je n'avais eu l'occasion d'entendre votre voix; mais lorsque hier soir je l'entendis pour la première fois, elle résonna profondément dans mon cœur, elle me rappelait bien des souvenirs. Effrayé, comme à la voix d'un fantôme, je pris la fuite. J'osai revenir ensuite, et tandis que vous dormiez, je vous reconnus parfaitement. J'attendais votre réveil, mais entretemps mille projets se faisaient jour dans mon esprit, car vous comprenez, capitaine, que je veux donner ma vie pour vous délivrer de votre cruelle prison.

— Connaissez-vous l'histoire de ma vie? demanda l'ancien corsaire, ému de tant de dévouement, mais incapable de laisser dans l'erreur le renégat, quoi qu'il dût lui en coûter.

— Non, Seigneur; tout ce que je savais de

vous, c'est que vous étiez chrétien et un vaillant guerrier.

Le chevalier raconta brièvement comment, après une longue vie d'aventures et de désordres, il s'était rangé sous la bannière de la croix, comment il était devenu prisonnier du prince d'Alep et comment ce dernier lui avait laissé le choix entre la mort et le trône avec l'Islamisme.

— Et qu'avez-vous choisi? demanda le rénégal, qui avait écouté ce récit avec une profonde attention.

— La mort, répondit le croisé d'un ton résolu.

— Je vous reconnais là, maître, et je vous admire; c'est pourquoi je veux vous sauver...

— Par quel moyen?

— Je l'ignore; tout ce que je sais, c'est que vous devez être libre avant que l'heure fatale ait sonné.

— Je vous remercie, mais je ne puis vouloir que vous me sauviez aux dépens de votre vie.

— Vous avez été mon capitaine, Seigneur, et je suis votre esclave: tout mon sang n'est pas de trop pour racheter mes torts envers vous.

— Laissez-moi vous serrer la main, reprit le chevalier au comble de l'émotion.

Et il tendit à son geôlier sa main chargée de chaînes.

Le rénégal fut touché de cette marque d'amitié et se jeta aux pieds de son prisonnier, en jurant de le sauver à tout prix.

Pour la première fois depuis longtemps, un rayon d'espoir se réveilla dans le cœur du malheureux Croisé. Dès ce jour, son sort devint plus tolérable: il fut délivré de ses chaînes qui ne lui étaient remises que lorsqu'il y avait à craindre la visite de l'officier de service. Sa nourriture aussi devint meilleure, et ce qui surtout lui procurait le plus de consolation, c'est qu'il recevait fréquemment la visite de son geôlier, devenu son ami, et pouvait s'entretenir avec lui de ses espérances de liberté.

Mais le Musulman, qui au commencement avait montré tant de confiance, devenait sombre et taciturne; les semaines se suivaient et le plan combiné ne pouvait encore recevoir son exécution.

Déjà approchait à grands pas le jour où Onno Gratama aurait à choisir entre l'Islamisme ou la mort; chaque matin le geôlier entrainait dans la cellule le visage triste et découragé, sans rien pouvoir répondre au regard interrogateur du chevalier.

Il n'y avait plus que deux jours avant l'heure fatale.

— Rien, encore rien, murmurait le geôlier avec abattement, et cependant votre fuite ne peut plus souffrir aucun retard; cette nuit même vous devez risquer la chance.

— Avez-vous quelque espoir que je réussisse? demanda le captif.

— L'espoir est bien faible, car depuis que court le bruit d'une prochaine attaque des Croisés, la ville est gardée par une double rangée de sentinelles.

— S'il en est ainsi, je ne puis pas vous exposer à la mort.

— Et si vous restez, votre mort n'en est pas moins certaine; il ne nous reste donc qu'à fuir.

— Mais vous, vous n'êtes pas attaché à ma destinée.

— Jadis, maître, nous fûmes compagnons d'aventures, nous le serons encore une fois; de plus, j'ai à tenir mon serment; adieu donc, je vais préparer tout pour la fuite.

Le gardien se retira, laissant Onno plongé dans les plus tristes pensées.

Il ne revint que lorsque le soir fut tombé; il apportait un paquet de vêtements et pria le chevalier de s'en revêtir. Ce dernier le fit incontinent.

— Parfait! s'écria le rénégal; soit dit sans vous offenser, maître, il me semble que j'ai devant moi ma propre image.

— Que voulez-vous dire?

— Vous comprenez bien, maître, que nous ne pouvons quitter cette prison bras dessus, bras dessous. Je dois donc prendre mes précautions. Il existe deux issues, l'une sera pour moi, l'autre pour vous. Tous les soirs je me rends

chez l'un des officiers du prince pour faire mon rapport; dans une heure, ce moment sera arrivé. Vous voyez que ces habits ressemblent à ceux que je porte; on vous prendra pour moi et la sentinelle vous ouvrira facilement la porte.

— Et si l'on me parle?

— Ne répondez pas, murmurez quelque chose entre les dents, j'y ai accoutumé les soldats.

— Et vous?

— Moi, je prends la sortie opposée, et saurai bien m'en tirer devant le garde.

— La ruse est bien imaginée, mais une fois dehors, que faire?

— Allez sans hésiter droit devant vous; tournez ensuite à droite et vous arriverez bientôt à une grande plaine.

— Et puis?

— A un certain endroit j'ai caché les armes nécessaires; nous y trouverons aussi cinq esclaves chrétiens, anciens Croisés, que j'ai su engager à se joindre à nous; leur fuite ne sera remarquée que demain matin. Nous nous rendrons ensemble à un certain point des remparts où nous essayerons de nous défaire de la sentinelle; puis nous attacherons une échelle de cordes, et alors, à la garde de Dieu!

— Encore une fois, ami, vous sacrifiez peut-être inutilement votre vie pour moi; il est encore temps de reculer.

— Maître, il est temps de partir; courage, et surtout du calme!

Dès lors, il ne s'échangea plus un seul mot entre les deux hommes; le faux geôlier suivit le véritable, et ils s'engagèrent dans les profondeurs des galeries souterraines; puis chacun prit une direction opposée.

Onno Gratama, ainsi livré à lui-même, arriva bientôt à la porte principale. La sentinelle lui cria de s'arrêter, mais à la vue du costume de geôlier, un soldat s'appêta à ouvrir.

— Resterez-vous aussi longtemps que lors de votre dernière sortie? demanda le chef du poste.

Le faux geôlier eut assez de présence d'esprit pour faire entendre une espèce de grognement.

— Vous devenez de jour en jour plus grossier, l'homme, reprit le commandant; comment se trouvent vos prisonniers de votre charmante humeur?

Le fugitif était sur des charbons ardents; heureusement la porte était large ouverte, et il s'empressa de la franchir.

Pour la première fois depuis bien des mois, il voyait l'azur du ciel.

Il suivit à la lettre les indications de son sauveur, qu'il retrouva près de la plaine solitaire. Ils s'acheminèrent ensemble en silence vers un bâtiment abandonné où se trouvaient déjà les cinq esclaves chrétiens, munis d'armes et de cottes de mailles.

— Ah! s'écria Onno, maintenant que ma main tient de nouveau un glaive, je me sens invincible... A nous la victoire et la liberté!

On prit les dernières dispositions et l'on se dirigea en silence vers les remparts.

Bientôt l'on put voir les soldats musulmans, veillant aux murailles. Les fugitifs s'approchèrent à pas de loup, à la faveur de l'obscurité, et une seconde après, deux des sentinelles gisaient sur le sol comme frappées de la foudre, sans avoir eu le temps de pousser un cri. La fuite était assurée. Les échelles de corde furent attachées à la crête du rempart. Il était temps. Les autres sentinelles, remarquant quelque chose d'insolite, commençaient à donner l'alarme, et les fugitifs n'avaient pas encore quitté la muraille, que déjà une des portes était ouverte, et une troupe de cavaliers s'élançait dans la campagne.

— Dépêchez-vous! cria l'ancien geôlier, en se précipitant dans le fossé.

Les évadés se hâtèrent de gagner le bord et prirent la direction des montagnes; mais les cavaliers semblaient les avoir remarqués, et bientôt ils furent à leur poursuite.

— Nous sommes perdus! s'écria le geôlier en jetant autour de lui un regard désespéré.

— Dix contre un! dit Onno Gratama, c'est à essayer.

Et il tira son glaive. Ses compagnons suivi-

rent son exemple, et bientôt commença dans l'obscurité une lutte terrible. Onno Gratama faisait des prodiges. Il se retrouvait dans son élément et il semblait que le repos avait doublé ses forces et son énergie. Malgré la supériorité du nombre ils allaient avoir raison de leurs ennemis, lorsqu'une nouvelle troupe sortit de l'enceinte pour se joindre aux combattants.

Malgré toute sa valeur, Onno ne vit pas sans pâlir arriver ces nouveaux adversaires; il comprit que tout était perdu, et excita ses hommes à mourir en chrétiens et en soldats.

— Camarades, s'écria-t-il, versons jusqu'à la dernière goutte de notre sang; notre seul espoir doit être de ne pas tomber vivants aux mains de ces mécréants.

Un murmure d'approbation répondit à ces paroles.

Un instant après, les fugitifs étaient comme noyés dans le flot de la troupe musulmane. L'ancien geôlier tomba, le crâne fracassé, et fut foulé aux pieds des chevaux. Deux des esclaves chrétiens eurent bientôt le même sort. Onno Gratama continua la lutte avec les trois autres, quoique tous fussent blessés et épuisés.

Tout-à-coup, une nouvelle bande de cavaliers arriva au grand galop, de nouveaux ennemis sans doute... Mais non, un cri bien connu s'échappa de leurs poitrines; c'est le cri de guerre des chrétiens: „Dieu le veut!“ qui fait retentir la plaine. Les survivants se précipitent avec une vigueur terrible sur les Musulmans surpris qui ne peuvent en croire leurs yeux. Cinquante glaives les entourent et les forcent de rétrograder. Ils rentrent en ville avec précipitation. Les Croisés profitent du désarroi pour prendre au milieu d'eux Onno Gratama et les siens, et tous se dirigent à grands pas vers les montagnes.

(A continuer.)

ÉMOTIONS NOCTURNES D'UN TOURISTE.

A MADAME ÉMILIE DE Z.

Je pourrais intituler ce récit: la plume de Corbeau.

Dans les premiers jours d'avril, par un temps superbe, je m'étais mis en route pour le Grand-Duché de Luxembourg; mais on sait combien à cette époque le beau temps est plein de trahison, car il est toujours entremêlé de giboulées.

Comme je cheminais sur une grand route assez peu fréquentée, une averse me força à m'abriter dans un petit cabaret.

Je m'y trouvai avec un individu aux formes athlétiques, annonçant une cinquantaine d'années et qui se hâta de m'adresser la parole. Sa conversation me plut assez, et voyant son verre vide, je le fis remplir, ce qu'il accepta sans façon à plusieurs reprises.

Il me raconta qu'il était marchand de veaux et qu'une blessure qu'il s'était faite au pied le tenait cloué depuis deux jours dans la maison où nous nous trouvions.

Le ciel s'étant rasséréiné, je me disposais à partir, mais au moment de solder mes consommations, je m'aperçus qu'il ne me restait qu'une trentaine de centimes pour toute monnaie; rien autre chose que quelques billets de banque! Ma dernière pièce de cent sous m'avait servi à payer mon gîte de la veille.

Je tirai donc de mon portefeuille un billet de vingt francs que j'offris à la cabaretière, laquelle le tourna dans tous les sens et se montra fort embarrassée.

Ma nouvelle connaissance se mit à rire.

— Attendez, Monsieur, me dit-il à voix basse, je vais vous changer ça, car ces gens sont si bêtes!...

Il tira de sa poche une grande bourse en toile qui paraissait bien garnie et me compta la somme. Décidément, cet homme m'avait complètement gagné, et s'il y avait eu moyen de loger là, je ne serais certainement pas parti.

Comme je m'étais levé pour sortir, il m'accompagna, clopin clopant, sur le seuil de la porte.

— Dans une heure, dit-il, la nuit viendra; de plus le ciel prend de nouveau une mauvaise couleur: vous ne pourrez aller loin.

— C'est vrai, répondis-je, mais vous qui connaissez le pays, vous allez m'indiquer, à

tout hasard, l'auberge la plus voisine.

— Volontiers; d'autant plus que je connais quelque chose de fort bien, mais il vous faudra encore marcher deux heures au moins. Du reste, ça vaut la peine, car d'ici là vous ne

trouverez qu'une affreuse gargotte.

Cela dit, il me donna toutes les indications nécessaires pour que je pusse facilement trouver l'auberge du „Rosier fleuri.”

J'y arrivai enfin. L'aspect en était modeste,



VUE D'UN CHATEAU HOLLANDAIS (OUD-WASSENAER).

mais très-propre; seulement, elle se trouvait dans un isolement complet

Je fus reçu par une grande fille âgée d'environ vingt-cinq ans, à la taille raide, aux yeux noirs et aux traits assez durs; sa voix avait

quelque chose de masculin.

Je demandai pour mon souper une omelette au jambon, mais il s'écoula près d'une heure avant que je fusse servi.

La jeune fille, que j'avais entendu appeler

Augustine, s'excusa en disant qu'en l'absence de son père elle était seule pour faire l'ouvrage et servir les chalands. Ceux-ci étaient au nombre de cinq ou six, attablés non loin de moi, et me faisant l'effet d'être des paysans des envi-



SUR LE CHEMIN DE LA MAISON.

rons qui s'étaient arrêtés là pour boire un dernier verre avant de se séparer..

Mon repas achevé, je me plaçai sous le manteau de la cheminée, devant un feu bien flambant.

La porte extérieure, en s'ouvrant avec un assez grand bruit, me fit tourner la tête, et je vis entrer un grand et fort gaillard, portant un gros bâton et dont la mine ignoble, les vêtements malpropres trahissaient l'homme découvert, se livrant à l'ivrognerie, peut-être même à pis que cela.

Sans rien dire, il prit sur le comptoir la bouteille au genièvre et en remplit un grand verre, absolument comme s'il eût été chez lui.

Après quoi il fit un signe à la fille, occupée en ce moment à causer avec la société dont il vient d'être question.

Il lui adressa la parole à voix basse, mais j'entendis distinctement le dialogue suivant :

— Je viens d'avoir de ses nouvelles.

— Il ne reviendra donc pas encore ce soir ?

— Impossible; toujours cloué, à ce qu'il m'écrit. Il faudra envoyer une charrette.

— Comment donc avez-vous reçu sa lettre, cousin Mathieu ?

— Par un gamin de treize à quatorze ans qui vient de repartir.

— Et que vous dit-il?... C'est drôle qu'il ne se soit pas adressé à moi, fit la grande noire d'un air piqué.

— Lisez et vous comprendrez ça.

Augustine prit des mains de son interlocuteur un papier assez grand et assez malpropre, plié en quatre; elle resta assez longtemps à en étudier le contenu.

— Hum! hum! murmura-t-elle, ce ne sera peut-être pas aussi facile qu'il le croit; j'ai fait certaines remarques... En tout cas, j'entends aller me coucher de bonne heure, je suis accablée de fatigue.

— Alors, comment saurai-je?... car il ne faut travailler qu'à coup sûr.

Ici la paysanne s'approcha si près de l'oreille de Mathieu qu'il me fut impossible d'entendre ce qu'elle lui disait.

— C'est bien trouvé, ça, dit-il en riant; vous pouvez ainsi dormir sur vos deux oreilles. Ah! que vous êtes une femme adroite, Augustine! C'est grand dommage que vous ne vouliez pas de moi, mais je compte bien que vous changerez d'idée tôt ou tard.

La grande fille hochait la tête en faisant la moue.

— Voilà nos hommes qui s'en vont, dit-elle en montrant les buveurs qui s'étaient levés; vous partirez avec eux, car dans quelques minutes je ferme.

Peu après, j'étais seul avec Augustine.

— L'individu à qui vous venez de parler ne me revient guère, lui dis-je.

— Il ne revient à personne, me répondit-elle, car c'est un vaurien fini. Mais je dois le ménager, d'autant plus que mon père l'emploie quelquefois pour son commerce.

— Votre père n'est-il pas marchand de veaux ? lui demandai-je. N'est-il pas retenu depuis deux jours hors de chez vous à cause d'une blessure au pied ?

— Comment savez-vous cela ? demanda-t-elle vivement.

— Je l'ai rencontré; c'est lui qui m'a engagé à venir ici, mais il ne m'a pas dit que c'était chez lui qu'il m'envoyait.

— Oh! il n'y aura pas songé... Mon Dieu, Monsieur, je tombe de sommeil, il faut me pardonner...

— Moi aussi, je gagnerais bien volontiers mon lit.

— Alors, veuillez me suivre.

Nous nous avançâmes un escalier tortueux; nous nous trouvâmes dans un petit corridor au milieu duquel était une armoire assez basse, surmontée d'une petite statue en plâtre, représentant je ne sais quel saint.

Tout en face s'ouvrait une porte que ma conductrice m'indiqua, en me disant que là était ma chambre; puis elle me quitta et redescendit au rez-de-chaussée, où sans doute elle couchait.

La pièce où j'étais destiné à passer la nuit,

n'avait rien de particulier. La chose principale pour moi était le lit, qui me parut propre et assez bon; il était situé vis-à-vis de la porte, laquelle, — ce que je remarquai immédiatement, — était fort délabrée, à tel point que, voulant la fermer, un assez grand morceau de planche s'en détacha.

J'essayai de le remettre, mais je dus y renoncer.

Une question que m'ont toujours faite ceux de mes amis à qui j'ai raconté cette aventure, c'est de savoir si les paroles échangées entre Mathieu et la fille ne m'avaient pas mis en méfiance, surtout que l'endroit, comme je l'ai dit, était complètement solitaire. Eh bien, non! Le marchand de veaux m'avait prévenu en sa faveur, et sa maison avait d'ailleurs l'air parfaitement honnête. Puis, ma canne renfermait une épée, et de plus j'étais muni d'un casse-tête.

Je me couchai donc en toute sécurité.

Le sommeil pourtant ne venait pas, et deux heures après j'étais encore parfaitement éveillé.

Tout-à-coup, j'entendis un pas léger sur les escaliers, et un instant après je vis, à travers la fente de la porte, la grande fille, à demi-vêtue, une petite lampe à la main, s'approcher du saint et lui passer quelque chose sous le bras; puis elle se retira furtivement.

Je croyais rêver et me demandai si elle était somnambule, ou si elle venait d'accomplir quelque acte de dévotion qu'elle avait oublié.

En tout cas, la chose avait tellement piqué ma curiosité que peu après je me levai, ouvris ma porte et allai, dans l'obscurité, enlever, afin de l'examiner, ce que je devais croire une espèce d'ex-voto.

C'était une plume, qu'à la lueur d'une allumette je reconnus pour une plume de corbeau!

Je n'ai pas besoin de dire combien cette circonstance fit travailler mon imagination.

En tout cas, je me demandai si je devais ou non remettre l'objet à la place où je l'avais pris, et finalement je me décidai à n'en rien faire. Pourquoi? Je ne puis l'expliquer; mais on verra par la suite que je fus bien avisé.

Je m'étais recouché, mais le sommeil ne venait pas, quand mon oreille fut frappée d'un nouveau bruit de pas dans l'escalier; seulement ils étaient plus lourds que les précédents.

Oh! alors je me dis que j'avais à me tenir sur mes gardes, et mon cœur battit avec violence.

Jugez de ce que j'éprouvai, quand, aux rayons de la lune qui s'était levée, je vis s'approcher du saint et le regarder attentivement un homme de haute taille dans lequel je reconnus le Mathieu...

Je l'entendis proférer une espèce de juron, puis il jeta les yeux sur ma porte, parut surpris à la vue de l'ouverture qu'elle offrait, resta quelques moments comme indécis, et enfin disparut en grommelant.

Alors le jour se fit dans mon esprit, comme déjà, j'en suis sûr, il s'est fait dans celui du lecteur.

Le marchand de veaux était un scélérat, sa fille et Mathieu ses complices. Il avait averti ce dernier, et la plume de corbeau devait signifier que j'étais endormi, que le coup pouvait se faire. Impossible d'interpréter autrement, n'est-ce pas, le double manège qui s'était pratiqué devant ma porte?

Donc, la pensée que j'avais eue d'enlever cette plume, m'avait probablement sauvé la vie, car il n'y avait rien de plus facile que de se défaire d'un homme dans une pareille solitude.

En descendant, je trouvai mon déjeuner sur la table; je n'y touchai pas, payai ma dépense et sortis, avec d'autant plus d'empressement que je vis Mathieu s'avancer vers la maison. J'aurais été curieux d'assister à la conversation qu'il dut avoir avec la grande Augustine, au sujet de la disparition du signe convenu.

Que devais-je faire? Tout au moins aller conter le fait au bourgmestre de la commune, un homme éclairé, qui pourtant me reçut assez mal, me disant que l'hôte du „Rosier fleuri” était un modèle de probité et, de plus, propriétaire et électeur pour les Chambres. Aussi, je crus devoir en rester là.

CONNAISSANCES USUELLES DE LA SEMAINE.

Voulez-vous vous livrer à la culture des champignons et en avoir en trois mois? Alors, faites ce qui va vous être dit:

Procurez-vous du fumier de cheval, qui n'ait été ni brûlé ni fortement échauffé; le meilleur est celui sortant fraîchement de l'écurie et qui a été piétiné par les chevaux et bien arrosé d'urine. Mettez-le en tas, à l'ombre.

Six ou sept jours après, changez le tas de place, en mettant toutes les parties extérieures du tas à l'intérieur.

Mélez bien les parties grasses avec les parties maigres afin d'en faire un tout homogène.

Recommencez la même opération huit jours après, puis laissez reposer pendant huit ou dix jours.

Au bout de ce temps, mélangez de nouveau le fumier et faites-en des tas allongés en dos d'âne de 80 centimètres de large sur 80 de haut, dans un lieu obscur et peu aéré, tel qu'une cave ou une remise bien fermée.

Vous ferez ces couches sans tasser le fumier ni le fouler, vous vous contenterez de l'égaliser légèrement avec la fourche.

Procurez-vous du „blanc de champignon” et quinze jours après avoir fait la couche, vous mettez, de vingt en vingt centimètres de distance, un peu de blanc, en soulevant légèrement la croûte supérieure, afin que le blanc, c'est-à-dire la semence, se trouve dans un milieu quelque peu humide. S'il vous reste de la poussière de blanc après l'ensemencement, parsemez-en partout les couches.

Mettez-vous à deux genoux sur la couche et, avec le plat d'un gros maillet en bois, frappez-la pour la serrer le plus possible, afin qu'elle soit dure et unie; plus elle est dure, mieux cela vaut. On doit pouvoir s'asseoir dessus sans qu'il en reste de trace.

Au bout de 20 à 25 jours, lorsque le blanc s'est déjà convenablement propagé, recouvrez la couche d'un pouce de terre excessivement maigre, soit de terre calcaire, soit de sable, en ayant soin qu'elle ne contienne aucune racine. Tâchez aussi qu'elle soit toujours légèrement humide.

Fermez hermétiquement toutes les ouvertures, afin d'empêcher complètement l'accès de la lumière, et quatre ou cinq semaines après vous aurez des champignons.

Comme le fumier de cheval subit, en vieillissant, une décomposition chimique occasionnée par la fermentation, il devient inodore, de telle sorte qu'il ne résulte aucun inconvénient de son introduction dans la maison qu'on habite.

SIMPLES CONSULTATIONS JURIDIQUES A L'USAGE DES DAMES.

Troisième Lettre.

A Madame Félicie de R.

Nous voici arrivés, Madame, à la partie la plus intéressante et la plus variée de notre travail: la question de la Communauté conventionnelle.

La communauté légale est le régime de tous ceux qui se marient sans faire de contrat, ou de ceux dont le contrat est annulé pour vice de forme, ou encore de ceux qui déclarent simplement adopter ce régime.

Mais il est permis aux époux, tout en prenant la communauté comme base de leur association conjugale, d'en modifier les règles, et c'est alors là une communauté conventionnelle.

En un mot, la communauté conventionnelle n'est autre chose que le régime légal, modifié par les stipulations des parties; et ce régime légal sera toujours maintenu comme règle, dans tous les cas auxquels il n'a pas été dérogé par le contrat de mariage.

Les conjoints jouissent, dans le choix de leurs conventions, de la plus large liberté, pourvu seulement que ces conventions ne soient contraires ni aux lois, ni aux bonnes mœurs, ni à l'ordre public.

Le Code indique les différentes modifications qu'on peut apporter à la communauté légale; mais cette énumération n'est pas limitative, et il est libre aux époux d'imaginer toute espèce de conventions, pourvu que celles-ci ne contre viennent pas à la règle citée plus haut.

Il existe huit clauses modificatives du régime légal:

La première, et la plus importante de toutes, est celle de la communauté d'acquêts. Elle réduit la communauté aux seules acquisitions à titre onéreux, mobilières ou immobilières, que font les conjoints pendant leur mariage. Donc, ici, les meubles leur appartenant avant leur union, ou échus à titre gratuit pendant cette union, leur restent en propriété. Corrélativement, la communauté d'acquêts est chargée des seules dettes contractées durant le mariage; les dettes présentes personnelles aux époux en sont exclues. A la dissolution, le partage se borne aux acquisitions faites par les conjoints, ensemble ou séparément, et aux économies réalisées par eux.

Ce régime offre les plus grands avantages pour la femme, qui, ayant une fortune présente ou future, désire ne pas la compromettre, soit par l'incurie ou la cupidité de son mari, soit par les spéculations hasardeuses et téméraires auxquelles il pourrait se livrer. D'un autre côté, si elle est dépourvue de toute fortune, elle a la chance de se voir enrichie de la moitié de la communauté.

* *

Par la seconde clause, les époux stipulent l'exclusion de la communauté de leur mobilier présent ou futur, en tout ou en partie. Ainsi ce mobilier leur reste en propre et est hors de la communauté. Cette clause a beaucoup d'analogie avec la précédente, en ce sens que les acquisitions faites à titre onéreux pendant le mariage tombent seules en communauté.

La troisième clause, dite d'ameublement, est celle par laquelle les époux ou l'un d'eux font entrer en communauté tout ou partie de leurs immeubles. Ici les immeubles cessent de rester propres aux conjoints et tombent en communauté pour former une seule masse partageable.

Vient, en quatrième lieu, la clause de séparation de dettes, par laquelle les époux ou l'un d'eux déclarent qu'ils paieront séparément les dettes contractées antérieurement au mariage. Celles faites pendant leur union sont à charge de la communauté. — A cette modification du régime légal, se rattache la stipulation de franc et quitte, par laquelle un tiers, même non parent, garantit que l'un des époux est libre de toutes dettes antérieures au mariage. Toutefois, cette clause est sans effet vis-à-vis des créanciers, lesquels peuvent toujours poursuivre l'époux, qui, contrairement à cette convention, serait obéré.

Une cinquième clause permet à la femme de consigner dans son contrat qu'elle reprendra „franc et quitte,” en cas de renonciation, tout ou partie de son apport; c'est-à-dire qu'elle recouvrera les biens tombés de son chef en communauté, exempts et déchargés de toutes dettes. Nous voyons que l'épouse qui renonce à la communauté, perd tous ses droits sur elle; donc la présente clause vient détruire l'effet trop rigoureux de cette règle.

En sixième lieu, il y a préciput conventionnel lorsque l'un ou l'autre époux est autorisé à prélever sur la masse commune, et avant tout partage, une certaine somme ou certains objets déterminés, ou une certaine quantité de meubles ou d'immeubles. Le préciput est ordinairement stipulé sous la condition de survie de l'un ou de l'autre conjoint. La femme ne l'exerce qu'en cas d'acceptation de la communauté; néanmoins, le contraire peut être convenu. Cette clause est une dérogation à la règle qui partage le patrimoine commun par moitié entre les époux. Plus loin nous verrons d'autres dérogations à ce principe.

Cette stipulation de préciput est très-favorable à la femme, car elle la garantit contre les fâcheuses éventualités que peut subir l'association conjugale.

* *

Il y a aussi des conventions qui assignent aux époux des parts inégales dans la communauté. Telle est la clause d'inégalité de parts, qui attribue soit à l'un des époux, soit au survivant, une part plus forte ou moindre que la moitié; quant aux dettes, chaque époux les supporte proportionnellement à la part qu'il reçoit. Tel est encore le forfait de communauté, par lequel on convient que l'un des époux ne recevra pour toute part qu'une certaine somme déterminée. Le conjoint, en faveur de qui cette somme est stipulée, n'est tenu d'aucune dette; il retirera la somme fixée, sans qu'il puisse être actionné par les créanciers de la communauté, à moins qu'il ne se soit obligé personnellement. Je citerai encore la clause qui attribue toute la communauté au survivant ou à tel époux désigné, s'il survit. Ici, à la dissolution du mariage, il n'y a pas de partage; toute la masse des biens revient à l'un ou l'autre conjoint.

Il y a finalement communauté universelle entre les époux, lorsque leur contrat porte que tous les biens, présents et futurs, meubles et immeubles, tomberont en communauté; et „communauté à titre universel,” quand une quotité seulement de ces mêmes biens entre dans l'association conjugale.

* *

Ces simples définitions vous auront fait, je pense, suffisamment connaître les principales clauses qui modifient les règles concernant la communauté légale, et qui, toutes, vous le voyez, sauvegardent admirablement les intérêts de la femme. Ces points, qu'il lui importe tant de savoir, ne sont pas plus difficiles à étudier, n'est-ce pas, que bien d'autres matières qu'on lui enseigne?

Me voici arrivé, Madame, presque au bout de ma tâche, en ce qui concerne le contrat de mariage; il me reste encore à voir le régime sans communauté et le régime dotal, qui feront l'objet de ma plus prochaine missive.

Bruxelles, Janvier 1880.

EDM. MARCELLIN LA GARDE,
AVOCAT.

BANNIE DU TOIT PATERNEL. Roman.

SECONDE PARTIE.

XV.

Après le départ pour Malte de la vieille servante avec laquelle elle était venue, la fille de Lord Darkwood se rendit dans le cabinet de son père et lui déclara qu'elle n'entendait se soumettre, ni à gouvernante, ni à institutrice; qu'elle n'en avait pas eu jusqu'à présent et qu'elle s'en trouvait fort bien.

— Malheureuse! s'écria le nouveau lord avec fureur, tu me fais honte, et si tu ne m'obéis pas, je te ferai enfermer dans un couvent.

— Je n'irai pas au couvent, et je ne veux pas de gouvernante! cria-t-elle d'une voix élevée, qui attira les domestiques dans le vestibule; je n'obéirai à personne...

Son père s'avança vers elle, le bras levé.

— Ne vous fâchez pas, dit-elle, en perdant un peu de son audace, et causons... Voici ce que j'ai à vous proposer: si vous pouviez découvrir une jeune fille qui ne fût pas beaucoup plus âgée que moi, et qui eût reçu une belle éducation, on pourrait s'entendre... Moi, j'apprends surtout par l'exemple et j'imité parfaitement tout ce que je vois; je pourrais copier ses manières, son langage, son air; enfin, vous comprenez: c'est plutôt une amie qu'il me faut qu'une vieille gouvernante revêche, laquelle voudrait me plier à ses volontés et me faire étudier quand j'ai envie de m'amuser.

Georgina continua encore pendant quelque temps à discuter ce sujet avec son père, qui, finalement, céda et promit d'écrire à M. Sutton, son homme d'affaires, pour qu'il fit annoncer sa demande dans les journaux.

En même temps que Pietro déposait la lettre à la poste, il en expédiait une à son frère, contenant une annonce destinée à être insérée

dans plusieurs feuilles publiques, annonce s'adressant à Miss Gwendoline Winter et ayant pour but réel de savoir ce qu'elle était devenue!

Les deux avis parurent simultanément le surlendemain.

XVI.

Gwendoline Winter était fort heureuse chez son ancienne institutrice; mais elle comprenait que cette situation ne pouvait se prolonger. Aussi ne manquait-elle pas de consulter chaque jour les annonces des divers journaux que M. Myner recevait, pour tâcher d'y découvrir une place de gouvernante ou de demoiselle de compagnie.

Il avait été convenu entre elle et son amie qu'elle ne se présenterait pas sous son nom, mais qu'elle prendrait celui de Marianne Myner, car elle avait appris de M^{me} Quillet, dont elle avait reçu plusieurs lettres, que Edward Orkney s'était présenté à diverses reprises à Lonemoor pour avoir son adresse, qu'on avait eu bien soin de ne pas lui faire connaître.

Un matin que la famille était occupée à déjeuner, M. Myner, qui tenait une feuille en main, s'écria tout-à-coup:

— Voici ce qu'il vous faut, Miss Gwendoline. Ecoutez.

Et il se mit à lire l'annonce de Lord Darkwood, demandant une gouvernante, lorsqu'un cri de sa femme vint l'interrompre.

— Qu'est-ce ceci? dit-elle; une annonce concernant Miss Gwendoline Winter...

Et M^{me} Myner lut à haute voix les lignes suivantes:

„Si Miss Gwendoline Winter, qui a récemment quitté le Yorkshire, veut communiquer avec T. T. n° 37 Blankstreet, Soho-Square, elle apprendra des nouvelles qu'elle a un grand intérêt à connaître.”

— De qui peut provenir cet avertissement? interrogea M. Myner. Qu'en pensez-vous, ma chère demoiselle?

— Je pense que c'est un piège que m'a tendu cet Edward Orkney, dont je vous ai parlé; il n'a pas pu obtenir mon adresse des Quillet, et il se sert de ce moyen pour parvenir à ses fins.

— Je suis tout-à-fait de votre avis, Gwendoline, dit M^{me} Myner. Heureusement que cette idée vous est venue, car nous aurions pu croire que l'annonce était sérieuse et nous y laisser prendre. Maintenant, il en sera pour ses frais.

C'est ainsi que l'avertissement en question resta sans réponse, et ce fut en vain que Tomaso Tecino, le frère de Pietro, attendit pendant plusieurs jours, à l'adresse indiquée, la jeune personne à l'aide de laquelle le Maltais espérait faire fortune.

— Maintenant, dit M. Myner en reprenant son journal, continuons la lecture de l'annonce qui a attiré mon attention.

„On demande une demoiselle d'une vingtaine d'années, instruite, bien élevée, et possédant les arts d'agrément, pour finir l'éducation d'une jeune personne de quinze ans. — S'adresser à M. Sutton, etc., pour plus amples informations.”

C'était l'annonce de lord Darkwood, qu'un singulier hasard avait placée sous les yeux de la famille Myner.

— Voilà une position qui me conviendrait, je pense, dit Gwendoline, et je vais écrire à l'instant à ce M. Sutton.

Sa lettre achevée, elle la montra à M^{me} Myner, qui l'approuva et la fit mettre à la poste.

XVII.

Le soir même, M. Sutton se présenta pour voir la jeune personne.

Après avoir causé avec elle, il lui dit que sa future élève s'appelait Miss Georgina Charteris, du château de Dunholm; que l'éducation de cette jeune fille avait été très-négligée et que son caractère n'était pas des plus doux.

— Cependant votre position chez Lord Darkwood, continua-t-il, sera excellente; vous y serez considérée comme un membre de la famille, et une femme de chambre sera mise à votre disposition; quant au traitement, vous toucherez annuellement cent livres sterling.

— J'accepte votre offre bien volontiers, répondit Gwendoline gravement, et je mettrai tout en œuvre pour satisfaire Lord Darkwood et Lady Georgina.

L'homme d'affaires, le marché conclu, donna à celle que nous appellerons désormais Miss Marianne Myner, des instructions précises pour arriver à Dunholm. Il écrivit, séance tenante, une lettre d'introduction, et il fut convenu qu'elle se mettrait en route le lendemain matin.

— Voilà certainement une belle position, ma chère enfant, dit M^{me} Myner après le départ de M. Sutton; je crois que vous serez fort bien chez Lord Darkwood, et pourtant, je ne sais, j'éprouve une inquiétude vague à votre sujet... C'est probablement folie de ma part, mais il me semble qu'un danger vous menace dans ce château...

— Oh! ma bonne amie, s'écria Gwendoline en l'embrassant, à quel danger pourrais-je donc être exposée dans une famille aussi honorable?

— Je regrette de ne pas avoir demandé des renseignements sur le compte du marquis, reprit M^{me} Myner; il doit être veuf, puisque l'éducation de sa fille a été si négligée. Dans

tous les cas, promettez-moi de me tenir au courant de ce qui se passera dans votre nouvelle demeure, et de revenir ici si vous étiez exposée au moindre désagrément.

— Je vous le promets et je tiendrai parole. Gwendoline et son amie se mirent à faire les préparatifs du départ, et le lendemain matin, la jeune fille, après avoir échangé de tendres adieux avec ses amis, se mit en route pour le Shropshire, accompagnée par la vieille servante de la famille Myner.

Cet étrange pressentiment que M^{me} Myner avait éprouvé quant au séjour de Gwendoline chez lord Darkwood, s'était aussi emparé de l'esprit de la jeune fille, et un instant elle se demanda si, au lieu de continuer sa route vers le château de Dunholm, elle ne ferait pas mieux de descendre à la première station et de retourner sur ses pas.

Oh, si elle avait pu prévoir que, dans sa future résidence, elle rencontrerait deux ennemis terribles!

XVIII.

Gwendoline arriva à Shrewsbury tard dans

l'après-dînée, et se sépara de la vieille servante qui l'avait accompagnée et qui allait retourner chez ses maîtres par le train de nuit.

Un élégant équipage, aux armoiries de lord Darkwood, attendait la gouvernante à la station, car M. Sutton avait télégraphié l'heure de son arrivée. La jeune fille y monta et la voiture roula rapidement vers le village de Dunholm.

Quand ce village fut dépassé, les chevaux ralentirent le pas et commencèrent à monter l'avenue, bordée de chênes séculaires, qui conduisit au château.

Peu après, on arriva devant la porte de l'antique manoir.

Le valet de pied descendit de son siège et ouvrit la portière.

Notre héroïne monta lentement les degrés de marbre et entra dans un vestibule brillamment éclairé.

Un concierge se présenta et la pria d'entrer, disant que son maître était occupé pour le moment et qu'il la verrait plus tard.

En cet instant, l'intendante, M^{me} Dover, qui



HUTTES EN BOIS DANS LE GOLFE DE MARACAÏBO.

avait vu arriver la voiture, s'avança vers Gwendoline en souriant:

— Vous êtes Miss Myner, n'est-ce pas? dit-elle. Lord Darkwood, n'étant pas libre, m'a priée de le remplacer auprès de vous. Je suis M^{me} Dover, l'intendante du château. Veuillez bien me suivre, je vous conduirai à votre appartement.

M^{me} Dover monta jusqu'au premier étage et ouvrit une porte vis-à-vis de l'appartement de Lady Georgina.

— Voici, Miss Myner, les chambres qui vous sont destinées. Vos fenêtres donnent sur le parc d'un côté, et, de l'autre, sur la cour et le vieux château en ruines.

La nouvelle institutrice répondit d'une voix douce que son appartement lui plaisait infiniment, et demanda à M^{me} Dover si elle ne voulait pas s'asseoir un instant.

— Je veux bien, Miss Myner, d'autant plus que je tiens à vous faire connaître la position que j'occupe ici. Lady Georgina étant une jeune personne qui a encore beaucoup à apprendre, n'est pas en état de diriger la maison de son père; ce soin m'est exclusivement réservé. En conséquence, si vous aviez une plainte à formuler, ou une demande à faire, veuillez vous adresser à moi; j'éprouverai un véritable plaisir à vous rendre agréable le séjour de Dunholm.

Gwendoline la remercia avec effusion.

— Voilà bien des années que j'habite le château, reprit la dame, j'y étais déjà avant la mort de feu M^{me} la marquise, lorsque le bon maître que nous venons de perdre n'était encore qu'un enfant... Mais, Miss Myner, fit-elle, en s'interrompant tour à tour, plus je vous regarde, plus il me semble reconnaître vos traits... Vous avez une ressemblance étonnante avec les membres de la famille Charteris...

— Vraiment! fit Gwendoline en souriant; c'est étrange!

En ce moment un domestique frappa à la porte. Il déposa les malles de la nouvelle arrivée dans son appartement, et M^{me} Dover prit congé d'elle, en lui disant que l'heure du dîner approchant, elle la laissait pour qu'elle pût s'occuper de sa toilette.

Gwendoline avait à peine achevé de mettre un de ses plus jolis costumes, que des pas se firent entendre dans une chambre voisine, et bientôt une jeune fille apparut.

C'était Lady Georgina Charteris, qui regarda sa nouvelle gouvernante pendant quelques instants sans rien dire.

La beauté et la distinction de Gwendoline semblaient lui être désagréables et exciter sa jalousie; mais quand ses yeux rencontrèrent les doux et sympathiques regards de la jeune in-

stitutrice, elle rougit des mauvais sentiments qu'elle venait d'éprouver.

— Etes-vous Miss Myner? demanda-t-elle.

— Oui. Et vous, vous êtes Lady Georgina Charteris, n'est-ce pas?

— Certainement mais vous pouvez m'appeler Georgina tout court, car vous me plaisez bien; vous n'êtes pas beaucoup plus âgée que moi et je suis sûre que nous serons bientôt des amies... Quel est donc votre nom de baptême?

— Appelez moi Marianne, répondit Gwendoline, se souvenant que désormais elle devait porter ce nom. Je ferai mon possible, continuait-elle, pour vous enseigner toutes les connaissances que je possède; promettez-moi de votre côté, Georgina, que vous mettrez toute votre bonne volonté à les apprendre. De cette manière, nous nous entendrons parfaitement.

Ici un domestique vint annoncer que Lord Darkwood désirait voir Miss Myner.

Le cœur de Gwendoline se mit à battre violemment. Enfin elle fut introduite dans le cabinet du ci-devant capitaine Tollish, qui se leva et s'avança vers elle.

Pauvre jeune fille! elle ne se doutait pas qu'elle était en présence d'un cruel ennemi, et qu'un immense malheur la menaçait, s'il découvrait qu'elle était la fille de Clara Markham.

(A continuer.)